L'INCONNUE
DU COMMENCEMENT

Du même auteur

Une théorie de la légende
Flammarion, 1979

Le Monothéisme
(avec Maurice Jourjon et Henri Bourgeois)
Profac, 1983

Vérité historique et Esprit historien
Cerf, 1990

Terre sainte
Aléas, 2000

La Bible, le Livre, les Livres
Gallimard, 2000

Le Cercle de lumière
Aléas, 2000

Il ne se passe rien en Algérie
Bayard, 2001

Simon Pierre, apôtre et compagnon
Bayard, 2001

L'Espérance de Caïn
Bayard, 2002

Les Enfants de guerre 1914-1962
Bayard, 2003

Le Psychanalyste et le Bibliste
(avec Jacques Arènes)
Bayard, 2007

PIERRE GIBERT

L'INCONNUE DU COMMENCEMENT

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

CE LIVRE EST PUBLIÉ
DANS LA COLLECTION « LA COULEUR DES IDÉES »

ISBN 978-2-02-143831-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2007

Le Code de la Propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il aura beau remonter le fleuve, remonter encore et toujours […], si loin qu'il aille en arrière, au rebours du temps et de la mémoire, il n'atteindra jamais la Source, le commencement immaculé, mais se heurtera à une sorte d'éblouissement solaire impossible à franchir, comme le cercle d'une épée tournoyante.

Jean Mambrino, *La Patrie de l'âme*,
Paris, Phébus, 2002, p. 118
(à propos de Saint-John Perse)

Il est des étapes qu'on ne se pardonne jamais d'avoir brûlées, lorsqu'on s'en avise. Et peut-on courir derrière un commencement ? On traîne seulement le souvenir de ce qui n'a pas eu lieu.

Pierre Mertens, *Perasma*,
Paris, Seuil, 2001, p. 101

INTRODUCTION

« Ce que je sais le mieux… »

> Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.
>
> Racine, *Les Plaideurs*, III, III

C'est du commencement que traite cet ouvrage, une des questions les plus banales et les plus universelles qui soient, du commencement absolu de tout, de l'univers, de la vie…, aux commencements en histoire, celle des nations par exemple, ou celle des œuvres en littérature. Et la question ne se pose pas seulement pour l'univers, l'humanité et les sociétés humaines : elle concerne aussi bien tout individu. Rendre compte de « ses origines », dire « ses ancêtres », raconter ses fondations, ne relève pas du seul capital culturel, mais également d'un besoin personnel, voire d'une nécessité. C'est un des buts de cet ouvrage de le rappeler, pour tenter aussi de saisir quelques caractéristiques du « discours » que le commencement fait tenir, et donc du « récit » qui le rapporte ou le raconte.

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement », fait dire Racine à Petit-Jean dans *Les Plaideurs*. Simple ressort comique ou profonde intuition ? Pour laborieuse plaidoirie

qu'il soit, le propos se tient en tout cas dans une nette certitude : « ce que je sais », et « ce que je sais le mieux » !

Car semble s'imposer d'emblée l'évidence du commencement : pour qu'une chose soit, il faut nécessairement qu'elle ait commencé, et, réciproquement, si une chose est, c'est qu'elle a commencé ! De ce fait, n'importe qui peut affirmer : « Je suis parce que je suis né », c'est-à-dire « parce que j'ai *commencé* de vivre à telle heure de tel jour de tel mois en telle année en tel lieu ». Sur quoi se fondent d'aussi évidentes proclamations de commencement, telle celle de la Bible, qui à la fois *commence* le livre et énonce le commencement de tout, univers, vie et humanité : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre… » À quoi font écho d'autres formulations de commencement qu'elle a d'ailleurs inspirées : « Au commencement était la Parole [1] », ou « Au commencement était l'action [2] ».

Certes, on utilise aussi d'autres termes pour parler de commencement, celui d'« origine » par exemple. Nous aurons à y réfléchir. Pour l'instant, disons que, s'ils ne sont pas sans plus des synonymes, ces termes comme d'autres sont naturellement et spontanément utilisés en raison d'une *évidence* qui, comme toute évidence, s'impose d'elle-même : tout ce que nous connaissons a eu son commencement qui ne peut qu'aller de soi, du fait que tout ce qui est ou existe implique son commencement.

Il est donc évident aussi que « ce que je sais le mieux, c'est mon commencement », puisque, toute chose ayant son commencement, je dois pouvoir le savoir fort bien et le dire de même.

1. Début de l'Évangile selon saint Jean (Jn 1,1).
2. Selon le personnage de Faust, de Goethe.

De ce fait, le *récit de commencement*, comme forme narrative particulière qui dit ou raconte ce qui s'est passé « au commencement », va lui aussi de soi de par la *situation chronologique* de ce *temps premier*, de ce *premier moment*, qui se définissent et sont justifiés comme premiers par les autres temps et moments qui les suivent. Réciproquement, ces autres temps et moments seconds sont ou ont été parce qu'il y en a eu un « premier » qui les a inaugurés et qui peut justement être rapporté par un « récit de commencement ».

Ainsi paraissent s'imposer et s'enchaîner une série de constats qui font du commencement, de tout commencement, que ce soit dans l'ordre mémoriel ou dans l'ordre chronologique, ou dans l'ordre rédactionnel, la chose la plus perceptible et la plus repérable qui soit dans son évidence même.

Pourtant, et ce sera un autre des buts de cet ouvrage que de le rappeler, il y a quelque chose qui est toujours, sinon absolument, inatteignable dans le commencement, et pas seulement pour des raisons d'oubli ou d'ignorance. On doit même dire que *le commencement est le lieu par excellence de l'insaisissable, du radicalement impossible à percevoir, et donc impossible à vivre comme tel*. Avec la question générale, universelle, du commencement, ce paradoxe fonde les réflexions de ce livre.

Mémorisé, connu et su, le commencement ? Plutôt inatteignable, voire inconscient, quel qu'il soit, quel que soit le terme qui sert à le désigner, quelle que soit la forme sous laquelle nous prétendons le saisir et le dire. Car, pas plus que le commencement, l'*origine* et le *fondement* en particulier – pour reprendre des termes souvent entendus au titre de synonymes, au singulier ou au pluriel – ne s'avèrent faciles

à percevoir. C'est dire tout de suite qu'*il y a une énigme foncière du commencement dans le paradoxe qui l'impose à notre conscience et que notre conscience doit finir par accepter* : la chose la moins contestable qui soit, puisque tout ce qui est a nécessairement commencé, est en même temps une des choses les plus insaisissables parce que, comme tel, le commencement se dérobe aussi bien à notre expérience qu'à notre conscience.

C'est dire du même coup le scepticisme voire l'incrédulité auxquels pareil propos risque de se heurter, et d'abord au nom du bon sens. Car si j'existe, c'est que *j'ai commencé*, je puis vous le certifier en vous donnant ma date et mon lieu de naissance, en vous citant des témoins… De même que je puis, pour une nation comme la France, dire ce qu'il y avait à son *origine*, nos fameux « ancêtres les Gaulois », qui lui permettent encore d'exister et de se dire dans l'existence puisque avec eux et en eux sont ses commencements. Ces derniers seraient le fond qui manque le moins, d'autant moins que, la science aidant, l'humanité peut aujourd'hui et mieux que jamais dire aussi bien ses commencements comme espèce que ceux de la vie et de l'univers.

Certes. Mais que dit-elle au juste ? Ni plus ni moins que ce que chaque individu peut dire de ses propres commencements à partir de sa propre expérience, sur ses origines propres et sur les multiples commencements qu'il vit dans sa vie quotidienne : des dates, des lieux et des vestiges témoins.

Mais, dira-t-on, le commencement n'a cessé d'engendrer des récits. La Bible, à laquelle nous avons déjà fait allusion, en témoigne dès ses premiers mots. Et toutes les cultures, à travers leurs « mythes », parlent des *origines* du ciel et de la

terre, de l'humanité, des ancêtres, de telle ou telle coutume, de leurs croyances…

En bref, *si le commencement, tout commencement, est inatteignable ou insaisissable comme tel, si, d'autre part, l'humanité, de même que chaque nation, chaque religion et chaque institution, n'a cessé de produire des « récits » pour parler de ses commencements, quelle valeur a donc cette « parole » sur le tout début ? En quel langage ces choses-là sont-elles dites ?* Est-il possible de parler dès maintenant d'un *genre littéraire « récit de commencement »,* donc de laisser entendre une spécificité pour résoudre l'impossibilité que nous avons soulignée auparavant ? Ce problème aussi sera présent tout au long de l'ouvrage, quitte à ne recevoir de réponse qu'à la fin.

*

Étant une des questions les plus universelles qui soient, celle du commencement sollicite naturellement toute forme de science qui en traite : les « sciences des origines », par définition, mais aussi ce qu'il est convenu d'entendre par « sciences humaines » [3].

3. De même, il sera fait place aux formes d'expression et aux institutions qui en ont traité ou continuent d'en traiter, notamment les mythes et les religions. L'astrophysique et la biologie, d'une part, la préhistoire et l'histoire, la psychanalyse et la littérature, d'autre part, seront évidemment nos principales références. Nous ne prétendons pas nous poser en spécialiste de ces différentes disciplines, pas plus que nous ne prétendons nous adresser à des spécialistes. Aussi nous en sommes-nous tenu à des ouvrages qui, tout en ayant pour auteurs les plus prestigieux représentants de leur spécialité, y compris l'un ou l'autre prix Nobel, restent accessibles par leur clarté d'exposition et leur pédagogie ; et, chaque fois que cela a été possible, nous avons fait vérifier nos propos par des spécialistes ou des praticiens. Dans cette perspective, il n'était pas question non plus d'inférer des uns et des

Toujours, une des grandes difficultés en la matière est celle du *vocabulaire*. Dans un chapitre consacré aux différents termes [4] qui, de diverses manières, disent le « commencement », nous tenterons de les préciser en les situant les uns par rapport aux autres mais aussi dans leur individualité. Le lecteur se rendra compte du nombre et de la variété de ces termes, qui ne sont jamais en parfaite synonymie, se recoupant plus ou moins, révélant des particularités irréductibles, bref, constituant une sorte de *nébuleuse terminologique*. Leurs utilisateurs, qui souvent paraissent prendre l'un pour l'autre, ne font pas nécessairement preuve d'imprécision ; bien au contraire : glissant d'un terme à l'autre, ils s'efforcent souvent de préciser leur pensée, révélant à la fois des proximités et des différences et confirmant, en fin de compte, la difficulté non seulement de la désignation mais aussi de l'approche du domaine de l'originaire. C'est pourquoi ce chapitre gardera quelque chose de relatif ou de provisoire, la suite de nos réflexions ramenant sans cesse à la complexité des choses que nous essaierons de clarifier.

En effet, aussi difficile à cerner par le vocabulaire courant que par la recherche la plus exigeante, le commencement est également l'un des objets les moins innocents qui soient. Pourquoi s'engage-t-on dans une telle quête ? Qu'est-il possible d'en espérer ? Que finira-t-on par en dire ?

C'est donc aussi d'une *aventure* qu'il s'agit, celle qui commence par le désir de découvrir et d'éclairer. Or, curieusement, quel que soit le stade atteint ou ce qui en sera dit,

---

autres des positions théoriques, philosophiques, religieuses, mais d'utiliser le plus honnêtement et le plus librement possible leurs apports, en assumant la responsabilité de nos propres déductions et conclusions.

4. Cf. *infra*, p. 31.

on trouvera souvent brouillard et ambiguïté du fait que, paradoxalement, on ne se débarrasse pas aisément de la question. On n'en a jamais fini avec ces mots divers, que ce soit, selon les cas et les moments, selon les implications et les révélations, *origines, fondements, fondations* ou encore *causes*, voire *débuts*, *initiation* ou *premières fois*. Ainsi, vient le moment où l'on se demande : faut-il s'intéresser à cette question ? Ne vaut-il pas mieux l'oublier ? Qu'avons-nous besoin de savoir ce qu'il en est du commencement ? Affaire de sagesse sans doute, ou de bon sens, qui veut s'en tenir à l'histoire à vivre, à la *suite vitale* qui risque de s'épuiser ou de se manquer dans cette quête d'origines, c'est-à-dire d'un passé qui par définition n'est plus.

Mais à ce moment-là justement resurgit cette autre vérité : ce passé ne passe pas, ou n'en finit pas de passer. L'origine ou ce que, plus ou moins provisoirement et plus ou moins pertinemment, on se représente comme tel ne cesse de frapper à notre porte, ou de nous poursuivre, nous gênant dans la perception du présent, de ce qui fait réalité maintenant, nous empêchant justement de le vivre, pas seulement en tant qu'individus plus ou moins promis au divan du psychanalyste ou à la révélation psychogénéalogique, mais en tant que communauté nationale, religieuse ou autre. Car, pas plus que les individus, les communautés ne supportent l'ignorance de cet inconnu radical, absolu, cette absence de réponse au fameux *d'où venons-nous ?*. Avec une grande sûreté de réflexe et d'instinct, nous savons que ce genre de question est lié à la nature même de notre être et de notre existence. Grâce à cette conviction ou à cette intuition, l'humanité n'a jamais cessé de se construire des mythes comme de se construire avec eux… avant de parvenir à ces temps d'« objectivité » et de « rationalité » garanties que seraient les temps scientifiques.

Nous en aurions donc fini avec les énigmes de l'origine et les mythes qui la racontent ? Sur ce nouveau mythe, il est vrai que l'application de certaines découvertes, parfaitement « scientifiques », à l'anéantissement massif des humains, notamment au XX^e^ siècle de l'ère chrétienne, jette le doute ; un soupçon pèse sur l'ère paradisiaque annoncée par les « Lumières » du XVIII^e^ siècle, français en particulier, qui devait garantir la disparition de l'« obscurantisme » et de toutes les « mômeries » rituelles qui s'y rattachent. Dès la fin du XIX^e^ siècle, la révélation de l'inconscient, guère plus promis à la découverte du commencement que l'âme à la pointe du bistouri de Broussais – et pourtant « ça parle ! », disent les psychanalystes –, questionnait cet avènement d'un âge de la science, rêve qui allait aussi se fracasser, moins de deux décennies plus tard, sur la guerre – la Grande Guerre – programmatique du siècle nouveau.

Autrement dit, que ce soit au plan des individus ou à celui des sociétés, reste entière l'énigme qu'on n'a cessé d'affronter « depuis la nuit des temps » (pour employer une expression assez réaliste des origines) sans doute, à coups de mythes d'abord, de sciences ensuite, puis d'histoire, avant que la psychologie et toutes ses formes modernes ne s'en mêlent pour fournir aux individus leurs prétendues « solutions », plus ou moins sophistiquées, et parfois leur prêt-à-penser.

*

C'est souligner encore sinon l'ampleur de la tâche, du moins sa complexité. Et c'est dans la conviction et l'expérience de cette complexité que cet ouvrage a été rédigé.

Il prend la suite d'un autre, publié il y a plus de vingt ans [5], qui se trouvait balisé par ce qui en faisait son point de départ : la Bible, ou le corpus biblique, haut lieu s'il en est de la question des commencements et des origines et qui, en cette matière entre autres, a été et reste une des sources d'une culture – la nôtre –, qui n'a cessé de s'interroger sur ces points.

Plutôt que de rééditer cet ouvrage qui nous avait permis de poser les bases d'une réflexion plus générale sur les « mythes » et les « récits de commencement », il nous a paru préférable de le refondre en prenant acte à la fois des élargissements auxquels la Bible elle-même nous avait déjà conduit, et des acquis et questionnements nouveaux qui se sont depuis présentés. C'est pourquoi nous avons choisi un autre titre, que justifient d'abord une refonte totale et une large réécriture, mais aussi les nouvelles connaissances que la Bible nous laissait alors plus que pressentir.

Paradoxalement, à mesure que nous avancions dans cette nouvelle écriture, la question du commencement – ou des origines – ne cessait de se dérober dans le même temps qu'elle ne cessait de se déployer, à la manière de sortes d'éventails successifs qui s'ouvrent et se ferment, comme si la réalité révélait sa complexité, comme si, plus encore peut-être, l'expression tâtonnait, cherchait sans cesse ses marques, semblait trouver une précision de vocabulaire supplémentaire avant de la voir se diluer à nouveau dans la complexité et le caractère insaisissable de son objet.

C'est pourquoi ce nouvel ouvrage sur le commencement ne prétend pas à la somme définitive sur les origines et les récits de commencement. Tout au plus se propose-t-il d'in-

5. *Bible, Mythes et Récits de commencement*, Paris, Seuil, 1986.

troduire à l'importance et à la complexité d'un domaine où les mots et les concepts ne cessent d'éclater, à l'image même de la réalité ou des réalités qu'ils prétendent cerner. Car tout en essayant d'établir ou de rappeler au départ un certain nombre d'évidences, un certain ordre et une certaine progression dans la présentation des territoires où notre thème semblait aller de soi, nous avons dû rapidement admettre qu'il y avait aussi une sorte de viscosité du matériau et qu'on ne pouvait prétendre le fixer ou le retenir dans des catégorisations trop strictes ou trop étroites, si nombreuses soient-elles.

Nous sommes donc revenu à une autre évidence première, celle qui voit dans le commencement un *problème humain immédiat*, très vite provocant pour quiconque dès lors qu'il est évoqué, non seulement à la portée de tous mais pressenti par chacun un jour ou l'autre : tout simplement parce que la réalité personnelle – familiale, sociale, politique, religieuse… – saute pour ainsi dire à la figure et qu'elle exige informations, précisions, explications, à moins qu'elle n'en fournisse plus rapidement ou plus fortement qu'on ne l'aurait voulu.

C'est à chacun, en fin de compte, de voir où il en est avec le commencement et les origines, les siens mais aussi ceux auxquels il est confronté dans ses références culturelles, quels sont les récits qu'il en a entendus, quels secrets, de famille ou autres, en étouffent les échos et les résonances, quelles peurs et quelles angoisses les obèrent, quelle nécessité peut éventuellement en exiger l'exploration et l'expression. C'est dans la conscience de ces désirs, nécessités et refus que la recherche de ce livre a été poursuivie. D'une certaine façon, il invite le lecteur à le compléter, le corriger et l'enrichir de sa propre expérience, qu'elle soit positive ou négative : en effet, la quête et le dire du commencement, des

origines, des fondements ou des causes brûlent un jour ou l'autre les lèvres de tous, parce qu'ils appartiennent à tous, à moins que ce ne soit le plancher qui brûle sous les pieds en menaçant de s'effondrer.

*

Avant de laisser la place au lecteur, qu'il me soit permis de rappeler que cette nouvelle entreprise n'aurait pu être menée à bien sans les encouragements des éditions du Seuil et en particulier de Jean-Louis Schlegel, auquel je dois une particulière reconnaissance pour la patience et la ténacité qu'il a su conserver jusqu'à l'achèvement de l'ouvrage.

S'il ne m'est pas possible de mentionner tous ceux et toutes celles sans qui je n'aurais pu avancer dans cet ouvrage, je voudrais du moins évoquer le rôle important qu'a joué pour moi ces dernières années sur ce thème des commencements, origines, causes, fondements, etc., ma collaboration au projet du « musée des Confluences » de Lyon. Si modeste qu'ait été ma part dans cette magnifique entreprise, la confiance de ses responsables, en particulier celle de Michel Côté, son directeur et maître d'œuvre, de Chantal Schlecht et Christian Sermet, ainsi que ma participation en tant que membre au groupe Origines m'ont permis non seulement d'acquérir auprès de tous des connaissances nouvelles, mais aussi de renouveler questionnements et approches tant en paléontologie qu'en astrophysique, en histoire des religions, en ethnographie, voire en philosophie.

Un ouvrage, en ce qu'on peut y trouver de meilleur, est aussi fait de multiples lectures, rencontres, réflexions, parfois dues au plus humble des hasards. Que tous ceux qui m'ont ainsi servi soient également remerciés.

1

De quelques (fausses) évidences…

Nous avons fait allusion au « commencement » biblique de la création, de l'univers et de l'humanité[1]. Sans doute n'est-il pas besoin à ce propos de grandes réflexions pour faire apparaître et accepter une impossibilité radicale : celle de *rendre compte des origines de l'univers et de l'humanité à travers une expérience humaine*. Le simple bon sens suffit, en effet, pour réaliser qu'aucun être humain n'a pu être témoin de ce qui a précédé l'univers, puis de l'avènement de ce dernier et de celui de l'humanité. À l'évidence, de ces origines tout témoignage direct est exclu. C'est pourquoi, même en s'en tenant à leur description ou à leur expression scientifique, telle celle du « big bang », on doit parler de *commencement absolu* pour désigner et qualifier le « moment » et les « événements » qui ont fait le passage du « rien » au monde que nous connaissons, du *néant d'être* à l'univers et à l'humanité.

Mais ne s'agit-il là que d'une affaire de témoin absent, et donc de témoignage impossible ?

L'expression scientifique, si sérieuse et rigoureuse soit-elle, ne peut évidemment être tenue pour un « témoignage », ce à quoi elle ne prétend d'ailleurs nullement en raison même

1. Voir Genèse 1 et 2.

de ses conditions d'exercice, des attendus de sa formulation, en bref, de son épistémologie propre.

Pourtant, une fois posé le commencement absolu avec ses conditionnements d'expression, et l'univers et l'humanité une fois lancés sur le cours du temps, l'expérience humaine ne cesse de rendre compte de commencements, saisis là où intervient la mémoire et où abondent les témoins. Ces commencements, qu'on qualifiera de *relatifs* par rapport aux commencements *absolus* – ceux de l'univers, de la vie et de l'humanité –, apparaissent d'abord comme atteignables et perceptibles du fait de leur inclusion dans le cours d'une *histoire*, surtout à partir du moment où celle-ci présente ce sur quoi elle se fonde, ses témoins justement, les hommes, avec leur regard et leur mémoire. Ainsi, tout ce qui a *commencé* à un moment ou à un autre se verra assigner un moment précis comme commencement, qui sera du coup *commencement historique*, parce que assuré par des témoignages directs et explicites de témoins. Pensons par exemple au *donné historique* que représentent les Gaulois aux origines de la France, et au témoignage notamment de César dans sa *Guerre des Gaules*.

Mais entre *commencement absolu* et *commencement relatif,* témoignage impossible et témoignage possible, les choses sont-elles aussi différentes que des évidences premières semblent le confirmer ?

Si, de fait, le commencement absolu peut être rationnellement et raisonnablement accepté comme insaisissable en raison de l'absence radicale de témoin(s) et de témoignage, et donc à cause de l'impossibilité absolue d'une atteinte directe, il est sans doute moins facile d'admettre une difficulté analogue pour les *commencements relatifs*. Car, si paradoxal que cela puisse paraître, nous devons également

poser en principe et maintenir que *tout commencement*, le relatif comme l'absolu, *demeure insaisissable comme tel*. C'est pourquoi, avant d'aller plus avant dans ces deux grands domaines du commencement, il est nécessaire d'établir au mieux ce qui n'est sans doute pas une évidence immédiate ni une acceptation spontanée, et ce, dans la banalité même de l'expérience universelle.

Soit l'exemple du réveil et celui de l'entrée en sommeil. Qui peut saisir le « commencement » du réveil ou celui du sommeil ? On est assuré, dans le dernier cas, de s'installer dans l'insomnie, à moins d'être surpris et d'entrer *inconsciemment* dans le sommeil. Quant au réveil, sa prise de conscience suppose déjà dépassé le stade que justement on voulait saisir, son commencement. Dans l'un et l'autre cas il sera *toujours trop tard* : on est toujours *déjà* endormi ou *déjà* réveillé.

Plus fondamentalement, qui peut raconter sa propre naissance ? Événement pour la mère, le personnel d'accouchement, les témoins, il ne l'est pas pour celui qui naît. Et même l'enregistrement filmé de sa naissance, s'il n'est pas identifiable par un certain nombre de signes extérieurs (décor, calendrier, personnes, etc.) permettant à l'intéressé de « reconnaître » ce qu'on lui a raconté, lui restera totalement étranger. De soi, la naissance ne laisse aucun souvenir au nouveau-né. Pas seulement parce que le cerveau ne serait pas achevé à ce moment-là et ne disposerait pas des capacités de perception ou de mémorisation ultérieurement acquises, mais parce que rien en moi, dans ma mémoire ou dans ma conscience, ne me permet d'en parler [2]. Et pourtant

2. On objectera ici que la cure analytique est parfois parvenue à faire remonter à la conscience des traumatismes liés à la naissance. Outre le

qui nierait la réalité et l'importance de cet « événement » sans lequel je n'existerais pas ? On ne peut ignorer la composante d'angoisse que recèle cette question. Qu'il suffise simplement pour l'instant d'évoquer à ce sujet ce qu'implique pour un enfant adopté la prise de conscience de son impuissance à connaître jamais ses géniteurs. On a souvent dit que ce n'était pas l'adoption qui était un problème, mais l'abandon. Cependant, au-delà du choc affectif de cet abandon, l'ignorance de l'origine, de ce qui a *fait commencement* antérieurement à la « re-connaissance » des parents adoptifs, est une chose difficilement acceptable et supportable.

Il serait pourtant erroné de croire que la question du commencement n'en est pas une pour celui qui sait quand, où et de qui il est né. De même qu'il serait tout aussi erroné de

---

caractère exceptionnel de ces cas, on peut s'interroger sur la nature exacte de tels « souvenirs » (reconstructions, imagination, simples effets de trauma, etc.), sans pour autant nier la valeur thérapeutique, et donc libérante, des efforts qui y aboutissent. À ce propos, on se reportera aux travaux notamment de D. W. Winnicott sur lesquels s'appuie Henri Danon-Boileau qui, dans un ouvrage à paraître, écrit : « Les sensations éprouvées à l'aube de l'existence laissent leurs traces dans le système nerveux central ; elles formeront peu à peu les éléments profonds, archaïques, de la psyché. Ces sous-ensembles de l'inconscient, verbalement inaccessibles, ont été organisés lors des sensations globales, diffuses, concernant l'ensemble du corps ainsi que lors des sensations discriminantes, olfactives notamment, le nouveau-né marquant sa préférence pour l'odeur maternelle, sensations qui semblent particulièrement précoces dans le long processus de la construction identitaire. […] Si le nourrisson ne peut appréhender le monde extérieur qu'en période d'éveil calme, on ne peut négliger le fait que les périodes paroxystiques, précisément hors de toute ébauche d'appréhension, laisseront une trace dans la psyché-coma, précisément dans ce domaine de l'inconscient inaccessible : ces engrammes forment un système invariant responsable du sentiment d'être soi-même et d'une certaine façon le même, en contradiction avec la réalité. Ces expériences resteront toujours actives, mais soumises à l'amnésie infantile, et dans l'état actuel de nos connaissances, inaccessibles à la conscience. »